

Domovoï

Julie Moulin

PRESSE ÉCRITE

Quinzaines, novembre 2019

Entretien avec Vélimir Mladenovic

V. M. : *Vous êtes russophile: comment cette culture et cette littérature ont imprégné votre écriture ?*

Julie Moulin : Je suis en effet habitée par la culture russe et, au premier plan par sa littérature. D'abord parce que j'ai commencé à étudier la langue russe dès mon jeune âge, à 13 ans ; ensuite parce que je n'ai longtemps lu que des auteurs russes. De fait, les classiques se sont déposés en strates, à mesure que je grandissais ; ils ont fait sédiment et influencent sans doute ma manière de voir le monde. Je ne peux pas dire qu'à l'adolescence je comprenais tous les enjeux de l'œuvre de Tolstoï ou de Dostoïevski ; j'aimais également l'un et l'autre ; cependant, je me suis mise à penser comme eux, à me tourmenter avec eux sur des questions tant sentimentales que morales et sociétales. Les destins contrariés d'Anna Karénine ou du prince Mychkine m'ont définitivement marquée. Ce n'est donc pas un hasard si, dans *Domovoï*, l'un de mes personnages féminins se prénomme Anne et disparaît mystérieusement. L'incipit de mon roman est d'ailleurs une variation sur celui de Tolstoï. Puis, jeune adulte, j'ai découvert Vassili Grossman et son immense *Vie et destin* qui, à lui seul, a constitué mon éducation politique.

Maintenant, la littérature russe qui imprègne le plus mon écriture est celle d'Ilf et Petrov, de Gogol, de Boulgakov et, parmi les écrivains contemporains, de Sorokine et de Pelevine. Ce sont eux que je lis et relis avec le plus de plaisir. Je partage ce même goût pour la satire et le grotesque, leur façon de se coltiner le réel et de le décrire de

manière décalée. Cette année, j'ai découvert, dans la même veine Lipskerov et Krzyzanowski. Ensemble, ces œuvres participent à la compréhension intime que j'ai du monde russe.

VM : *Votre dernier roman a pour titre un mot russe. Pourriez-vous éclaircir la signification de ce mot en langue russe et dans votre roman ?*

Julie Moulin : Dans la mythologie slave, le domovoï, que l'on prononcera damavoï, est l'esprit du foyer. Souvent représenté sous la forme d'un nain chevelu et barbu, il est le gardien de la famille, à laquelle il n'hésite pas à jouer des tours lorsque ses membres contreviennent à la morale ou ne lui accordent pas assez d'attention. D'ordinaire favorable, le domovoï peut donc s'avérer taquin. Il est le fil directeur de mon roman, apparaissant à des moments clés du récit. Importé par Anne en France après un séjour en Russie, que l'on comprend être fondamental pour la jeune femme, le domovoï disparaît avec elle, privant de protection son mari et sa fille. À eux deux, ils peinent à « faire famille ».

Domovoï est un roman sur la transmission, les traces qui disparaissent - ou réapparaissent - et la reconstitution des origines. C'est aussi un roman sur les frontières et la délimitation des espaces. La famille est la première cellule sociale qui exclut l'autre. Elle est à la fois promesse de sécurité et repli sur soi. En Russie, en 1993, le foyer représente pour Anne un lieu chaleureux, un groupe accueillant dans lequel elle est adoptée, tandis qu'au-dehors l'espace public est plutôt hostile. Mais peut-elle vraiment devenir russe ?

Au travers des expériences d'Anne en 1993 et de Clarisse en 2015, je m'interroge sur le regard que nous, Occidentaux, portons sur la Russie, sur la façon dont nous jugeons cette société aux codes si différents. J'ai voulu explorer nos processus d'identification ou d'aversion, nos fantasmes, au fond. Enfin, en 2015, à l'échelle des Etats, le foyer incarne, pour moi, cette tendance, en Russie comme en France, à s'enfermer dans des idées nationalistes, une réalité à laquelle va se confronter Clarisse. Le domovoï est-il toujours ce bon génie domestique ?

VM : *Clarisse, dans le roman, en apprendra davantage sur son passé grâce à un voyage en Russie. Comment l'histoire de ce pays est-elle attachée à l'histoire personnelle de vos personnages ?*

Julie Moulin: Clarisse et Anne, sa mère, découvrent la Russie à vingt ans d'intervalle. Ce sont deux pays et deux expériences radicalement différents. Bien que Moscou, comme aiment à dire les Russes, ne soit pas la Russie, cela nous donne un repère géopolitique. En 1993, une Russie aux frontières rétrécies balbutie sur les ruines de l'URSS. Vu de l'Ouest, ce pays apparaît tel un nouvel Eldorado. L'ennemi rouge est vaincu, l'idéologie communiste a échoué, il y a tout à conquérir. Cet avenir radieux que les Soviétiques ont vainement attendu pendant soixante-dix ans est désormais, pour les Occidentaux, à portée de main.

C'est dans cet esprit qu'Anne se rend, pour la première fois, à Moscou. À l'orée de l'âge adulte, elle vit ce voyage comme une grande aventure. Or les Russes entrent en réalité dans ce qu'ils nommeront les « années sauvages ». Ils habitent un pays étranger qui laissera bientôt une partie d'entre eux sur le bas-côté. Leur système de valeurs, leurs croyances, tous leurs repères se sont effondrés. Dans cette immense incertitude, certains Russes, cependant, vont se débrouiller, avec plus ou moins de succès, pour bâtir quelque chose de nouveau.

J'ai voulu rendre hommage à cette génération d'hommes et de femmes, notamment au travers du personnage de Serioja. le fils de la logeuse d'Anne, toujours affairé, toujours dans une combine, toujours dans le présent. On ne peut saisir les années Poutine sans revenir sur le traumatisme que constituent encore, pour beaucoup de Russes, les années 1990 et leur désir subséquent de stabilité. Clarisse, qui découvre Moscou en 2015 avec pour bagages de nombreux préjugés, part non seulement sur les traces de sa mère, mais aussi sur celles d'un pays qui a souffert et qui a été humilié.

Le Courrier, 28 septembre 2019

Russie mon amour

Un *Domovoï*? Ce nain malin et bougon qui trône dans les foyers russes donne son

titre au deuxième roman de Julie Moulin. S'ouvrant et se dépliant comme une matriochka qui dévoilerait des facettes de plus en plus subtiles, *Domovoï* alterne le présent de Clarisse en 2015 et le passé de sa mère, Anne, décédée depuis dix ans, qui a séjourné une année à Moscou en 1993. Clarisse, narratrice du livre, répond-elle au mystérieux appel du Domovoï, auquel elle faisait des offrandes enfant? Quoiqu'il en soit, l'étudiante de Science-Po choisit de quitter Paris pour un séjour d'études dans la capitale russe.

Ses motivations sont confuses, la ville la laisse froide, elle peine à trouver un sens à ses études. Ce qu'elle voudrait, c'est mieux comprendre le passé de sa mère, la raison de son sourire radieux sur une photo de groupe. Mais alors qu'elle loge chez Goharik, Arménienne sophistiquée proche d'Anne à l'époque, elle ne parvient pas à en savoir plus. C'est peu à peu que la Russie s'ouvrira à elle, comme le passé de sa mère.

Sautant dans le temps, Julie Moulin tisse avec un rythme sûr ces deux intrigues, tout en montrant plusieurs visages d'une Russie qui la passionne depuis l'adolescence. De la Moscou de 1993, qui sort tout juste de l'URSS et excelle dans l'art de la débrouille, à la mégapole contemporaine trépidante, il y a un monde, mais aussi des échos - la découverte éblouie d'une langue et d'une culture, la vibration sauvage des sentiments et le chaos vivant d'une réalité souvent brutale, qui contraste avec une vie parisienne bourgeoise; une générosité sans limite, aussi, à laquelle se mesurent les espérances et illusions des deux jeunes femmes.

La recherche des origines de Clarisse est avant tout quête de soi, tentative de renouer les liens d'une transmission rompue. Déconstruire un pays fantasmé et exhumer des secrets enfouis lui permettra de prendre son envol. Un roman attachant qui porte un regard amoureux sur une Russie toute en nuances.

Anne Pitteloup

La Liberté, 31 août 2019

«La plupart du temps, les familles vivent en paix avec leur Domovoï. Le nôtre s'est bien moqué de nous: il s'est barré avec Maman.» Le Domovoï? En Russie, c'est un

génie du foyer dont il faut s'assurer les grâces. C'est aussi le titre du roman de Julie Moulin, qui relate une enquête familiale à deux voix.

Celle de Clarisse d'abord, Clarounia pour les Russes. En prolongeant ses études à Moscou, elle poursuit un *Domovoï* rêvé, qu'elle va aussi maudire: protecteur mais jaloux, le génie n'est-il pas celui qui construit des murs? Est-il la clé de son histoire familiale? Et puis il y a Anne, la mère de Clarisse. A une génération de distance, l'écrivaine s'efforce d'approcher la vie dans la Russie sous Eltsine. Anne fait un voyage d'études dans un pays où la débrouille côtoie la générosité. Celle-ci se traduit par la nourriture, le logement et les amours. Qui, de Serioja, trafiquant, ou de Guillaume, apprenti diplomate, sera l'homme de la vie d'Anne?

Les chapitres de *Domovoï* sont courts et régulièrement rythmés. Fraîche, l'écriture soigne les détails. Passionnée par la Russie, la romancière dévoile un monde que son lectorat aura envie de découvrir, sur les traces de son propre *Domovoï*.

Daniel Fattore

Le Dauphiné libéré, 25 juillet 2019

La Russie vue par eux femmes à 20 ans d'intervalle

Julie Moulin, ex-professionnelle de la finance reconvertie dans le roman, sort un second ouvrage, *Domovoï*, qui rend hommage à sa patrie de cœur : la Russie.

“*Domovoï*”, c'est l'histoire croisée de deux femmes qui, à vingt ans d'intervalle, se lancent à la découverte de la Russie. La mère l'appréhende à la chute de l'URSS, le début des années sauvages en 1990. La fille y pose un pied pour la première fois dans les années 2015, sous Poutine. Deux regards opposés qu'un pays va relier autour d'un symbole traditionnel : le *domovoï*, esprit protecteur du foyer et de la famille.

Quand son éditeur (Alma) lui a demandé d'écrire «une ligne de suite», une note personnelle à propos de son roman, Julie Moulin a choisi le mot “frontière”. Comme la frontière franco-suisse sur laquelle elle vit. « On appartient à quel pays, à quelle famille, à quel espace, à quelle communauté? Et est-ce qu'on peut aller de l'un à l'autre ou bien est-ce qu'on est cantonné par son éducation, sa naissance, sa culture? », questionne au fil de l'histoire cette jeune quadra passionnée par la Russie,

à tel point qu'on l'assimilerait volontiers à cette nation. Et les russophiles sont souvent les plus irréductibles... «Je n'ai aucune filiation biologique avec ce pays. C'est mon pays de cœur», résume Julie, qui cultive en elle la langue depuis le collège. En 3e, elle effectue son premier voyage à Saint-Pétersbourg. À Sciences Po, le russe est sa langue vivante.

«Dès que j'avais cumulé un peu d'argent, je m'envolais pour la Russie. À une période de ma vie, j'y allais plusieurs fois par an, des séjours de cinq jours à cinq mois. » Julie Moulin a même choisi son métier de manière à travailler en relation avec ce “pays-continent”. Elle se spécialise dans le pétrole et le gaz pour traiter avec l'Est. C'est comme ça qu'elle arrive à Genève. Depuis plusieurs années, elle a mis sa carrière entre parenthèses pour écrire. Elle sort *Jupe et pantalon* en 2016, déjà aux éditions Alma, puis cette année *Domovoï*. Entre-temps, et en parallèle de sa vie de famille, elle a repris ses études à Paris en suivant une licence de langue... russe.

Catherine Mellier

INTERNET

Lire au lit, 28 avril 2020

<http://lireaulit.blogspot.com/2020/04/>

Imaginez : vous faites changer la porte de votre appartement. Oui, vous avez décidé d'investir dans une porte blindée. Ça coûte un bras ces petites choses-là... Deux ouvriers arrivent enfin avec votre nouvelle porte. Ils enlèvent l'ancienne, celle qui ne vaut pas un kopeck et disparaissent avec... la porte blindée qui vaut de l'or ? Non ! Avec la vieille, juste bonne à être jetée ! Et vous restez là, ahuri, sur le seuil de votre appartement désormais ouvert au tout-venant, avec une porte blindée aussi rutilante qu'inutile posée contre le mur décrépi de la cage d'escalier...

Eh bien, sachez-le, vous touchez là quelque chose qui relève du non-sens, de l'absurde, de l'irrationnel, peut-être même du mystère, en deux mots, de l'âme russe. C'est précisément, je crois, ce que Julie Moulin a tenté d'approcher dans *Domovoï*, cette fameuse « âme russe » si difficile à cerner sans que nous ayons sans cesse l'impression d'être toujours un peu à côté, fondamentalement étrangers à ce monde assujetti à des années de tsarisme, puis de communisme dont on ne sort pas indemne, loin de là, mais qui ne permettent pas non plus de définir ce qu'est un peuple devenu.

Et cette fameuse et quasi indéfinissable « âme russe », eh bien, j'ai eu le sentiment de la sentir, de l'approcher, voire de la toucher du bout des doigts, tout au long de ce roman que l'on avale d'un trait (comme un p'tit verre de vodka en temps de confinement!) tellement on est pris par ses personnages. Le sujet en deux mots : Clarisse, étudiante à Sciences-Po, décide de faire un voyage d'études en Russie sur les traces de sa mère, décédée dans un accident.

En effet, tout comme elle, la jeune femme est fascinée par ce pays et elle a le sentiment qu'en y séjournant, elle pourrait peut-être mettre des mots sur des silences et des non-dits que son père refuse de dissiper par le moindre début d'explication

susceptible de mettre un peu de lumière sur ce que fut cette mère et ce qu'elle vécut lors de ce voyage fondateur. Clarisse est donc à la recherche de celle dont elle a hérité, corps et esprit, et dont elle ne sait rien ou presque...

Et les tâtonnements de Clarisse en proie à cette quête des origines sont extrêmement touchants : on sent à quel point la jeune fille a besoin de combler des vides pour enfin pouvoir tenter de se construire.

Nous lisons en alternance le périple de la mère puis celui de la fille dans ce pays où, malgré les vingt ans séparant les deux époques et les nombreux changements ayant suivi l'ouverture à la société de consommation (qui, paraît-il, rend les gens heureux), on a l'impression que fondamentalement, les choses n'ont pas vraiment changé : pénurie récurrente, logements vétustes, alcoolisme, chômage, misère, machisme, toujours la même débrouille, le même recours à la ruse si l'on veut survivre, à tel point que certains Russes éprouvent même de la nostalgie pour l'ère soviétique !

Bon, ce que nous dit aussi Julie Moulin, c'est que la Russie, on aime ou on n'aime pas. Pas de juste milieu, pas d'eau tiède.

Moscou, objectivement, n'est pas la plus belle ville du monde (oui d'accord, le Kremlin, la Place Rouge etc. etc...) Eh bien, Julie Moulin, Clarisse et Anne en sont folles.

Ajoutez-moi sur la liste (...) Domovoï m'a permis de rencontrer des Maria Grigorevna et des Serioja avec qui j'espère bien, un jour, trinquer et retrinquer et faire quelques pas aussi, du côté de Souzdal peut-être, entre les petites maisons peintes en bois et une jolie forêt sortie tout droit d'un tableau de Chichkine...

En attendant, le très beau texte de Julie Moulin m'a permis de partir en « âme russe », un beau pays dont on ne revient jamais vraiment...

Traversées,

<https://revue-traversees.com/2020/01/28/julie-moulin-domovoi-alma-editeur-18e-297-pages-mai-2019/>

Julie Moulin nous embarque sur les traces de ses deux héroïnes : une fille, Clarisse et sa mère Anne, au cœur de la Russie, « terre de contrastes », à Moscou où elles ont

chacune séjourné à deux époques différentes. Le récit va naviguer en alternance de 1993 à 2015 (...). Dès le prologue, on apprend que la mère de Clarisse est disparue depuis dix ans.

Pour Clarisse, « le Domovoï », ce petit lutin, n'a pas rempli son rôle protecteur du foyer puisqu'il a pris la tangente avec sa mère. Que s'est-il passé ?

En 1993, on suit l'installation d'Anne à Moscou, désireuse de parfaire ses connaissances de la langue russe. Elle est confrontée aux obstacles administratifs. Julie Moulin peint cette Russie où l'argent, les dollars, le bakchich, un parfum, un bijou, peuvent ouvrir des portes interdites. Ostracisée par les « Kommandanty » de l'internat, Maria, directrice d'école, décide de l'héberger (après le départ des enseignantes encadrant un échange scolaire) et la « traite en princesse », si honorée de recevoir une jeune Française. « En Russie on sait faire preuve d'hospitalité ». L'appartement est exigü mais accueillant. Toute la famille vit regroupée dans la cuisine où elle écoute la radio ou regarde la télé. En cadeau de bienvenue et de porte-bonheur, Anietchka (Anne) reçoit une poupée ou plutôt « une sorte de lutin fait de paille et de rafia ». « Elle se fond dans le moule familial », telle une fille au pair.

Serioja, le fils de Maria, aux vastes connaissances lui fait visiter Moscou aux week-ends, mieux qu'un guide. Il se montre « affable, prévenant », « la couvre de bienfaits » mais s'absente pour « business ». Anne trompe ce manque en retrouvant « les expats » dans les bars. Elle y fait la connaissance de Guillaume qui n'a pas la même fascination pour le pays tout en étant « féru de son histoire et de sa littérature ». La narratrice autopsie ses relations amoureuses et livre des pages sensuelles, pleines de délicatesse, rappelant la plume d'Elisa Shua Dusapin.

Seule, elle s'aventure dans le métro, et peut constater le contraste entre le luxe et la misère (« un peuple en haillons à la merci d'une poignée de nouveaux riches »).

En 2015, c'est Clarisse, Sissi pour son père, étudiante à Sciences-Po, qui à son tour veut se perfectionner en russe, comme le fit sa mère. Elle veut aussi percer le secret de la photo retrouvée qu'elle conserve sur elle. Pourquoi la présence de son père ? Ce père qu'elle décrit comme « honnête et droit, cachottier, bonimenteur, et fiable.

Ce père qui trouve qu'il « ne fait pas bon vivre pour une femme en Russie », et envisage pour sa fille plutôt Londres et « la City » pour son année à l'étranger.

« London is THE place to be », se répète Clarisse comme un mantra, façon de s'en persuader, pourtant elle change soudainement d'avis et se projette en Russie.

Sans l'avouer à son père, elle veut retrouver le fantôme de cette mère évaporée.

Un père qu'elle vouvoie, avec qui le vrai dialogue est difficile. Toutefois, grâce à ses connaissances, il lui trouve où loger à Moscou : chez Goharik, qui n'est autre qu'une amie de la mère lors de leurs études. Va-t-elle réussir à lever l'omerta sur le secret familial qui entoure la disparition de sa mère. ? « Il en est de nos vies personnelles comme de la mémoire collective : nous avons besoin pour grandir du passé et de ses traces. ». Clarounia va questionner à la fois sa logeuse et Tamara (une autre amie proche de sa mère). La photo mystère est son sésame pour tenter de faire éclater la vérité, son père restant sourd à ses interrogations. On devine son maelström dans sa façon d'apostropher la disparue : « Maman, avais-tu rencontré quelqu'un d'autre ? ». Julie Moulin réussit à happer son lecteur, qui guette comme la narratrice les réponses de ces deux femmes, avide, lui aussi, de percer l'énigme qui mettra fin aux non-dits.

Les deux héroïnes semblent avoir contracté durant leur séjour initiatique ce « pofigisme » dont parle Sylvain Tesson dans un de ses romans, à savoir « cette résignation joyeuse face à ce qui advient », une façon de s'abandonner à vivre.

La romancière dépeint la condition féminine d'autrefois en URSS (prostitution), les conditions de vie difficiles (pénurie, indigence, alcoolisme), la coutume du 8 mars, jour où l'on célèbre la femme. Elle restitue parfaitement comment « l'étrangère » est perçue, comment Anne « se met au diapason du pays où seul le présent compte ». Inversement elle rend compte de l'étonnement de Goharik, d'origine arménienne, découvrant l'opulence des magasins à Paris. De nombreuses comparaisons sont faites entre les deux capitales. Julie Moulin s'attarde sur l'habitat en Russie, décrit les logements vétustes, délabrés (eau rouillée), zoome sur les fils dénudés, les graffitis, les marches érodées. Elle nous met l'eau à la bouche avec les « syrniki » (...)

Le récit, en trois actes, nous immerge dans une diversité de musique russe : le rock avec le groupe Kino, plus classique avec Chostakovitch, et plus populaire avec ce chant soviétique « Les soirs de Moscou » que l'écrivaine Svetlana Alexievitch cite dans « La fin de l'homme rouge », ou encore la chanson de Viktor Tsoï.

Différents arts défilent : le cinéma russe avec Zviaguintsev, l'opéra de *Boris Godounov* au Bolchoï, la peinture de Chichkine et de Kouïndji, les icônes de Roublev.

La romancière nous donne envie de nous plonger dans la littérature russe (Gogol, Tolstoï, Boulgakov, Tchekhov...), meilleure façon de comprendre un pays.

Elle se révèle une guide hors pair avec qui on se prélasserait volontiers dans le parc Gorki, sur les bords de la Moskova, après avoir arpenté les musées dont la galerie Tretiakov. Lieu où Clarisse fait une rencontre improbable, très émouvante !

Julie Moulin décline un amour inconditionnel pour la Russie où elle a séjourné comme ses protagonistes (...) Elle signe un récit enjoué, enrichissant, dans une écriture alerte, pleine d'humour.

Un roman double, dépaysant, prenant, sous forme de matriochka, qui permet de voir la métamorphose du pays de « Pouchkine à Poutine », de mieux appréhender l'âme slave chère aussi à Sylvain Tesson.

Nadine Doyen

Papiers d'arpèges, 5 décembre 2019

Une magnifique ode à la Russie et à l'amour filial

<http://nicole-giroud.fr/domovoi-ode-russie-5852?fbclid=IwAR14qhsnQwfoGIEDbgEPXJ1hBgEywuCF5EbVokDI4r2ixdUxICvAu7nzlY>

Il est habituel dans les milieux littéraires, de dire ou d'écrire que les lecteurs sont toujours déçus par le deuxième roman d'un auteur, que celui-ci ferait mieux d'enjamber cet obstacle et de sortir directement le troisième. *Domovoï* est le deuxième roman de Julie Moulin, et il est magnifique.

Le domovoï qui donne son titre au livre est l'esprit protecteur de la famille et du foyer russes, (domoï c'est la maison en russe), mais ce petit génie ne se montre pas toujours sympathique, il peut jouer des tours cruels s'il estime que l'on ne s'est pas assez bien occupé de lui. Anne, la mère de Clarisse, la narratrice du roman, l'a ramené de Russie avant la naissance de cette dernière. Anne est morte depuis dix ans. La jeune fille habite Paris avec son père, elle étudie à Sciences Po : amis, amours au stade velléitaire, difficultés à trouver sa place.

De sa mère disparue, Clarisse garde le souvenir d'une femme fantasque, habitée par la Russie, au regard souvent éteint. Lorsqu'elle découvre une photo de groupe où sa mère a l'air si heureuse, la jeune fille décide d'effectuer son stage de Science Po en Russie. Devant son obstination, son père s'incline mais s'arrange pour lui baliser le parcours, lui qui a connu sa femme lors d'un stage à l'ambassade de France à Moscou. Veut-il offrir à sa fille l'occasion de découvrir par elle-même un pan de l'histoire familiale qu'elle ignore ? Veut-il l'aider à grandir ?

Le roman se construit alors en strates historiques et romanesques alternées : un chapitre pour le Moscou de 1993, lorsque Anne débarque dans un pays qui sort à peine du communisme ; un autre pour le Moscou de 2015 quand sa fille découvre la ville à son tour. D'un côté magouilles pour survivre et fossé qui se creuse entre les affairistes de l'économie de marché et ceux qui restent au bord de l'histoire, avec la rudesse des gens en réponse à la dureté des temps. De l'autre, dans une Russie désormais clivée par la richesse, sa fille Clarisse découvre comment ont évolué les amies de sa mère durant cette période dont nous n'avons aucune idée. L'omniprésent Poutine est suivi par la très grande majorité de la population : « Nous voulons que l'Occident nous traite avec plus de considération. Poutine, Rambo comme tu l'appelles, promet au peuple russe de restaurer sa puissance, d'être à nouveau fier de sa patrie. Il y a encore cette idée que la Russie puisse suivre une voie de développement unique ».

Cette alternance de points de vue entre la mère et la fille qui découvrent la Russie à vingt ans de distance donne un éclairage précieux sur l'évolution vertigineuse de ce grand pays. La mère et la fille seront également fascinées par le pays et ses habitants, et se mettront à l'aimer avec passion.

Domovoï serait uniquement un double récit de voyage d'une extraordinaire précision, d'une poésie teintée d'humour et de nostalgie si emblématique de l'esprit russe, avec la restitution très honnête des contradictions de ses habitants qui peuvent se montrer aussi généreux que grossiers, qu'il serait déjà une totale réussite. Mais il y a une autre lecture que cette ode magnifique, cette déclaration d'amour à la Russie. Elle concerne la quête de Clarisse à la recherche de l'existence de sa mère :

Je ne dévoilerai pas l'originalité des ressorts du secret familial auquel la jeune fille sera confrontée, ni sa conclusion douce-amère, mais la façon dont elle va sonder ce

qui s'est passé lors du séjour moscovite de sa mère, avec la restitution de l'évolution des amies de celle-ci et ce qu'elles acceptent (ou non) de dévoiler, est particulièrement subtile. Clarisse sortira apaisée de ce séjour : son père lui a offert, avec un immense amour et une très grande générosité (des mots qui reviennent souvent quand on parle de ce roman), les éléments qui lui manquaient pour se construire.

Il en est de nos vies personnelles comme de la mémoire collective : nous avons besoin pour grandir du passé et de ses traces.

Je n'ai pas encore parlé du style de Julie Moulin. Un mélange d'éléments triviaux et de fulgurances poétiques, des descriptions incroyablement imagées, une très grande finesse de la psychologie des personnages, une pudeur qui sourd à chaque page...

Ce roman d'apprentissage / de voyage / d'amour, de tant d'échos que vous trouverez dans votre propre vie, vous bouleversera, je suis sûre. Quant à moi, je vais lire le premier roman de l'autrice : *Jupe et pantalon*, toujours aux éditions Alma Éditions.

Nicole Giroud

Babelio, Marie Miljkovic, 25 novembre 2019

<https://www.babelio.com/livres/Moulin-Domovoi/1147877>

Je vous recommande ce bijou ! *Domovoï* nous offre une plongée dans deux Russies, celle de 1993 et celle de 2015, au travers du parcours initiatique d'Anne (en 1993) et de sa fille Clarisse (en 2015). Dans ce roman, transparaît à chaque page l'amour de l'auteure pour la Russie.

Ce n'est pas seulement la réalité "sensorielle" de la Russie qui est si bien décrite, ce sont aussi les traits de caractère des personnages et les contradictions de leurs rapports entre eux - dans le chaos de la pénurie où l'homme est un loup pour l'homme et où tout est bon pour survivre - et avec cet Occident, attirant et mystérieux, puis repoussoir. Tout en sachant parfaitement dire cette âme russe (expression dont je ne suis pas fan, mais que j'utilise faute de terme plus précis), qui prend aux tripes ceux qui ont "attrapé le virus" de la Russie et qui les attire, les lie, sans qu'ils sachent très bien expliquer pourquoi. Ce qui frappe avant tout dans ce roman, c'est la justesse absolue. Certaines phrases / formulations sont de véritables

perles, nous entraînant dans une plongée dans notre propre âme et en les lisant on ne peut retenir un : mais, oui, c'est exactement ça, c'est exactement comme ça que je le ressens !" En plus, le livre lui-même est un très bel objet, format agréable, papier doux, en régal pour les sens.

Lettres capitales, 18 décembre 2019

<https://lettrescapitales.com/interview-julie-moulin-jecris-que-lon-a-besoin-du-passe-et-de-ses-traces-mon-heroine-a-besoin-dun-mythe-fondateur-autre-que-labsence/>

Domovoï est le deuxième livre, très percutant, de Julie Moulin qui illustre son amour et sa passion pour la Russie et pour la langue russe qu'elle étudie depuis son adolescence. Écrit sur plusieurs plans générationnels et culturels, comme une matriochka narrative, ce roman prend sa source à la fois dans la capacité de faire resurgir le passé par le biais de la biographie romanesque et de la quête d'identité de ce que Clarisse, la narratrice, appelle « la tragédie des enfants perdus ». C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Clarisse part à la recherche du passé mystérieux d'Anne, sa mère absente, disparue prématurément dans un accident. Deux vies se croisent dans le même lieu, à Moscou, à une distance d'un peu plus de deux décennies, en 1993 et, respectivement, en 2015, distance insuffisante pour effacer toute trace du passé. Que va-t-elle découvrir ? Et que vont lui apprendre les anciennes amies de sa mère ? Pourra-t-elle se reconstruire à l'aide de ces révélations ? Et que symbolise le fameux Domovoï, l'esprit du foyer, ce « nain barbu, griffu, au regard oblique » ?

Commençons avec ce fameux Domovoï qui donne, d'ailleurs le titre de votre roman. Qui est-il et quelle symbolique rassemble-t-il dans les pages de votre narration ?

Le domovoï est en effet, dans la mythologie slave, l'esprit du foyer. Il subvient au bonheur de la famille tout en s'amusant à jouer des farces aux habitants de la

maison. On le croise peu, sauf en littérature. Nathalie Sarraute, dans *Enfance*, le mentionne et le décrit comme « un diabolotin, un petit esprit malicieux ». Dans mon roman, il guide Clarisse sur les traces de sa mère. Il lui doit bien ce service, alors que dix ans plus tôt, le foyer de la jeune femme a implosé, suite au départ de sa mère, que Clarisse impute au domovoï. Dom, en russe, veut dire maison. Mon Domovoï pose non seulement la question de l'identité mais également celle de la frontière. Ce qui protège exclut par ailleurs. On peut ainsi imaginer qu'un Etat, que l'Europe, puissent avoir son propre domovoï.

On a dit de votre roman qu'il réunit des illusions perdues et des espérances tenaces dans la recherche de l'identité. Peut-on affirmer que c'est sur ces deux fondations que vous avez construit l'histoire dense et puissamment humaine qu'il renferme ?

Mes deux héroïnes, Anne et Clarisse, tentent de comprendre qui elles sont, de percer ce fameux mystère de l'identité. Pour Anne, cela passe par la découverte d'une autre culture, par le désir d'être cet autre. Clarisse, de son côté, a besoin de traces, d'une histoire à partir de laquelle se définir. L'espoir et son pendant, la déception, sont des thèmes que je chéris, qui nourrissent mon écriture ; ils révèlent notre sensibilité, nos fractures, mais aussi notre force d'humains.

Quel lien avec les sempiternels secrets cachés par tant de familles ? S'agit-il ici d'une troisième fondation narrative, pour rester dans le même schéma romanesque ?

Certaines familles, par pudeur, disent peu, n'expriment rien de leurs sentiments ; ou bien cachent des éléments du passé comme s'il n'appartenait qu'à ses protagonistes, alors que l'héritage pèse, on le sait, sur les épaules des descendants. La langue russe est très présente dans le roman, tout comme les silences. Il faut pour Clarisse apprendre à les comprendre, et vivre avec ce langage. J'écris que l'on a besoin du passé et de ses traces ; mon héroïne a besoin d'un mythe fondateur autre que l'absence.

Compte tenu de votre passion connue pour le russe et de vos relations avec ce pays, j'ose vous poser une question à laquelle je ne sais pas si vous souhaitez répondre. Y a-t-il quelque chose d'autobiographique à la base de votre roman, quelque chose de Clarisse en vous ?

J'aime beaucoup cette question, car l'on me demande plutôt s'il y a quelque chose d'Anne en moi. Or l'élément le plus personnel de ce roman concerne effectivement Clarisse, cependant sans aucun lien avec la Russie ; c'est plutôt du domaine de la transmission. Je n'écris jamais sur moi, par contre je puise dans le réel, dans mon expérience et mes observations, pour écrire. Certaines scènes, je les ai en partie vécues ; j'ai passé beaucoup de temps en Russie et avec des Russes ; je suis habitée par ce pays. En ce sens, ce roman m'est très intime. Mais Anne comme Clarisse ont leur propre vie. Je les ai totalement inventées.

Pour la partie fictionnelle, comment l'avez-vous écrit ? Et d'ailleurs comment écrivez-vous, en général ?

Je me suis documentée, par des lectures ou en interrogeant des amis ayant connu la Russie du début des années 90. J'y suis moi-même allée en 1993, à 14 ans, et n'en ai conservé que des impressions diffuses, comme l'obscurité ou les odeurs d'essence. J'avais besoin de détails pour étoffer mon texte et éviter des anachronismes : je connais mieux la fin des années 90 et le début des années 2000 quand j'ai souvent séjourné à Moscou. J'y suis retournée en 2015 pour prendre l'air du temps. Clarisse n'avait pas besoin de connaître comme sa mère le pays de l'intérieur. Elle l'observe avant tout comme une jeune étudiante française ; c'est son regard de jeune occidentale sur son pays, la France, et sur celui qu'avait choisi sa mère, la Russie, qui m'intéressait.

Pour mes romans, je remplis de notes des petits carnets avant et en cours d'écriture sans faire de plans. J'avance à l'aveugle, je tâtonne, ce qui m'a posé des difficultés pour « Domovoï » dont j'ai écrit plus de 15 versions avant de trouver la trame et le bon rythme. Lorsqu'il s'agit de textes courts, j'écris en général d'une traite en partant d'une émotion.

Le russe, cette langue ensorcelante, dont vos deux personnages, Anne et sa fille Clarisse, sont passionnées à tel point que celle-ci devient aussi nécessaire et bienfaitrice que l'air qu'elles respirent à plusieurs vertus. La première est celle d'un fil conducteur (comme un Stalker ?), lorsque Clarisse affirme : « le russe pourrait bien me conduire jusqu'à Maman, à ce qu'elle fut avant que je naisse, à cette femme qui nous abandonna et que je voulais tant connaître ». Comment définiriez-vous cet aspect ?

Il arrive que l'on tombe amoureux d'une langue avant même d'en comprendre le sens, comme avec une chanson, justement parce que l'on en aime d'abord sa sonorité et sa musicalité. C'est ce qui s'est produit pour moi avec la langue russe ; et c'est un sentiment que je prête à Anne. Cette langue étrangère fonctionne comme un ailleurs ensorcelant et alimente l'imaginaire. Anne fantasme une nouvelle identité. Pour Clarisse, comprendre ce qui a tant touché sa mère, cette langue, est un moyen de saisir la femme qu'elle était.

Pour Anne, le russe est, « une invitation au voyage » capable « d'exacerber la puissance du rêve » ? Y a-t-il un lien avec l'histoire d'amour qu'elle vit ?

Celui qui parle cette langue, forcément, la fait rêver. C'est comme écouter quelqu'un déclamer de la poésie ou chanter. On s'enamoure vite.

Enfin, pour Clarisse cette langue est « constitutive de [sa] personne », comme un « sédiment » intrinsèque à sa personne. Il ne s'agit pas ici de conjugaisons ou de déclinaisons compliquées, mais d'une harmonie secrète qui l'habite. Comment décrire cette secrète sédimentation héréditaire ?

Sa mère lui chantait des chansons et lui lisait des contes en russe ; c'est une langue qui s'est inscrite en Clarisse au point de signifier, notamment à cause de l'absence d'Anne, la langue maternelle, qu'elle peut opposer aux silences de son père.

Le dialogue culturel entre l'Occident et la Russie d'après la disparition de l'URSS est un autre aspect présent dans votre roman. Anne ressent une réelle fascination, presque dangereusement inconsciente, tandis que 22 ans après, sa fille Clarisse le pays la déroute et l'émeut en même temps. S'agit-il de deux regards différents ou d'une fascination commune ?

Je pense qu'elles abordent ce pays de manière radicalement différente ; c'est néanmoins la Russie qui les fait toutes deux entrer dans l'âge adulte. Anne part à l'aventure, découvrir une terre inconnue, qui semble receler tous les possibles. Alors que les Russes vivent un effondrement politique, économique et moral, elle pense trouver dans la Russie post-soviétique ce fameux avenir radieux auquel on leur a vainement fait croire pendant 70 ans. Il y a un décalage complet de points de vue. Clarisse, quant à elle, reçoit la Russie en héritage. Elle n'est pas attirée par ce pays et ses habitants, qu'elle assimile comme beaucoup d'Occidentaux à l'Etat que dirige Vladimir Poutine. Ce sera un apprivoisement progressif et délicat.

Que dire de ce point commun que Clarisse réussit à trouver entre les Français et les Russes ? « Nous avons cela en commun les Russes et nous – dit-elle –, d'être désemparés face à l'avenir ».

Il me semble que c'est le propre de beaucoup de sociétés aujourd'hui. Il existe des craintes multiples, environnementales, économiques, politiques, qui empêchent de penser l'avenir et entraînent des replis sur soi et des calculs à court terme quand on aurait besoin d'imaginaire. Par ailleurs, les Français comme les Russes ont besoin de repenser leur place dans le monde. Enfin, Clarisse, du fait de sa propre histoire, peine à se projeter et à grandir ; c'est dans ce sentiment de fragilité et d'incertitude qu'elle finit par comprendre le peuple qu'elle rencontre.

N'oublions pas les personnages russes de votre roman. Pour cela, je vous propose de nous parler brièvement de deux d'entre eux, Serioja et Goharik. Qui sont-ils et quelle place occupent-ils dans la vie de vos personnages français ?

Dans l'histoire d'Anne se dégage le personnage de Serioja, parangon de cette jeunesse née et éduquée sous l'URSS et qui doit s'adapter à un pays sans règles ni repères. Il est le fils de la directrice d'école chez qui Anne loge pendant son séjour à Moscou. Il est mutique lui aussi, mais affable et dévoué à l'étrangère. Cet engouement qu'Anne développe pour la nouvelle Russie lui est incompréhensible ; il est le plus lucide des deux : elle a un passeport français, le sien est russe. Elle n'est pas coincée dans ce temps de troubles. Serioja est un personnage important pour moi, peut-être le plus important. J'ai voulu, à travers lui, rendre hommage à une génération.

Goharik est la colocataire d'Anne lors de son court passage au foyer pour étudiantes de l'université où elle suit des cours de russe. Elle est Arménienne mais vient du Haut-Karabagh, cette enclave arménienne en Azerbaïdjan. C'est elle que Clarisse va retrouver 20 ans plus tard, qui de silences en aveux extorqués, la guidera finalement vers la connaissance non seulement de son passé familial mais aussi de ce pays, la Russie, ancienne puissance aux frontières rétrécies qui aspire à la stabilité.

Si vous deviez expliquer la Russie de votre roman, choisiriez-vous ces deux remèdes qui y sont présents : le rire et l'hospitalité ? Les deux demandent une gymnastique intellectuelle qui finit par guérir les peurs et efface les idées préconçues des uns sur les autres de vos personnages. Et, par la même occasion, d'appriivoiser les Domovoï qui existent au-delà de tant de frontières.

En voilà une bonne conclusion !

Entretien réalisé par Dan Burcea

Babelio, 23 octobre 2019

<https://www.babelio.com/livres/Moulin-Domovoi/1147877>

J'ai beaucoup aimé *Domovoï*. Roman initiatique, dépaysant, il a eu pour moi un petit parfum nostalgique. (Tout comme Anne, j'ai suivi un semestre à l'étranger pendant les années 90.)

Son histoire : 2015, Clarisse, 20 ans, étudiante à Sciences-Po, découvre une photo des années 1990 de sa mère Anne, décédée 10 ans plus tôt. Mais qui est cette femme ? Clarisse peine à la reconnaître, tant ce franc sourire qu'elle arbore lui est méconnu. Une photo prise en Russie, avant sa naissance. Elle décide alors de partir à la recherche de cette inconnue, de sa mère... à Moscou.

Roman d'apprentissage, nous suivons Clarisse dans les pas d'Anne, en quête de son passé, de cette femme au sourire éclatant si différente de celle de ses souvenirs. Celle sur qui plane un mystère que son propre père paraît entretenir soigneusement. Mais bien sûr, c'est aussi en quête d'elle-même que Clarisse part.

Roman choral, il alterne le récit des voyages de la mère et de la fille vingt ans plus tard. Julie Moulin y esquisse le portrait amoureux d'une envoûtante Russie, belle, mystérieuse, mais aussi cruelle et insaisissable, un périple sur les traces d'un « domovoï » cet esprit protecteur du foyer « malicieux et bougon ».

La plume de l'auteure est à la fois délicate, comme les sentiments amoureux des deux protagonistes, et abrupte comme peut l'être cette nation avec les siens. Les pages de l'histoire de la Russie se tournent avec celles du roman. En 1993, ce grand pays qui cherche à se reconstruire après la chute de l'URSS émerveille Anne, il bouleversera et laissera parfois dubitative sa fille 20 ans plus tard. Mais à chaque mot, le lecteur peut sentir tout l'amour que l'auteure lui porte.

Conté par Anne, le séjour russe a un charme magnifié, une langueur slave et pour moi un goût de madeleine de Proust. Avec Clarisse, il a en plus ce côté facétieux et fantasque, insufflé par un domovoï qui se joue de nous, caché entre les pages.

Julie Moulin nous offre un magnifique récit chargé des secrets de l'Histoire d'un pays, des non-dits de l'histoire d'une famille. Je vous promets c'est un roman à découvrir d'urgence ! Pour cela, suivez le domovoï ; il est petit, poilu et barbu, les russes pensent qu'il vit derrière leur four, avec Julie Moulin, il galope tout simplement d'un paragraphe à l'autre...

Ma collection de livres, 15 octobre 2019

https://collectiondelivres.wordpress.com/2019/10/15/domovoi/?fbclid=IwAR3Mwp638hxU1V6TzahFfLcLTt_gfQezDw8yfKqB3caXVrrt9qxOgqZZq2g

En conclusion de ma chronique sur *Jupe et pantalon*, le premier roman de Julie Moulin, j'écrivais : «On prend un plaisir certain à suivre Agathe. Comme on prendra, j'en suis persuadé, le même plaisir en suivant le prochain roman de Julie Moulin. Une belle plume comme ça a sûrement plus d'un tour dans son sac!» En refermant *Domovoï*, je ne peux que confirmer cette prémonition. D'autant que son «roman russe» est aussi un peu le mien. J'ai en effet séjourné à Moscou en 1995 puis y suis retourné en 2015, soit à peu près aux mêmes dates que celles évoquées par Julie Moulin et je peux vous confirmer que les ambiances et le climat sont parfaitement bien rendus dans le livre.

A l'image de la ville que découvre Anne en 1993, on sentait à la sortie de l'époque communiste une sorte de frénésie faite à la fois d'envie et de crainte. Un besoin construire une ville moderne sans toutefois disposer des infrastructures et ce fossé grandissant entre ceux qui ont très vite intégré les règles de l'économie de marché et toute cette frange de la population laissée pour compte et dépassée par une «liberté» qui se limitera pour eux à tenter de survivre à cette jungle.

En revanche, en 2015, l'époque à laquelle Clarisse, la fille d'Anne, arrive en Russie, Poutine a changé les mentalités: «Rambo comme tu l'appelles, promet au peuple russe de restaurer sa puissance, d'être à nouveau fier de sa patrie. Il y a encore cette idée que la Russie puisse suivre une voie de développement unique.» L'Empire contre-attaque! Une fois planté le décor - essentiel - de ce roman, nous allons aller vers l'intime, à la recherche de cette mère qui a brutalement disparu et dont il ne reste qu'un vague souvenir et quelques photos, notamment avec son père et le groupe d'étudiants qui l'accompagnait à l'époque: «Je suis un souvenir avant d'avoir vécu. Je ressemble à l'absente.»

Julie Moulin a habilement construit son roman en passant alternativement de 1993 à 2015, nous offrant de comparer les deux époques, les deux parcours, avant que Clarisse découvre, en rassemblant des témoignages de ses amis de l'époque, que l'histoire que son père lui a racontée et celle qu'elle avait imaginée ne correspondait pas à la vérité. Mais n'en disons pas davantage, de peur de déflorer le joli suspense

autour de l'histoire familiale, de la rencontre d'Anne et de Guillaume, qui effectuait alors un stage à l'Ambassade de France avant d'intégrer un cabinet d'avocat à Paris. Ajoutons simplement combien l'expérience est riche pour Clarisse qui, en quelques semaines va beaucoup apprendre, s'appuyant pour cela sur la littérature et l'histoire qui, dans ce pays, sont indissociables. Comme Anne qui préférait passer ses soirées avec ses nouveaux amis russes plutôt qu'avec le clan des expatriés, Clarisse va se nourrir de cette culture: «Il en est de nos vies personnelles comme de la mémoire collective: nous avons besoin pour grandir du passé et de ses traces. Le Domovoï, l'esprit protecteur de la famille et du foyer, ne peut que s'incliner devant cette volonté et cette passion que Julie Moulin a joliment réussi à nous transmettre.

Henri-Charles Dahlem

Les Petites lectures de Maud, 7 septembre 2019

<https://lespetiteslecturesdemaud.com/2019/09/07/domovoi-de-julie-moulin-aux-conditions-alma/>

Julie Moulin ouvre son roman tout début 2015 à Paris, avec Clarisse, jeune étudiante à Sciences Po, issue d'un milieu privilégié et intellectuel. Clarisse doit cependant vivre avec un drame en héritage : la disparition de sa mère, Anne, 10 ans auparavant. Qu'est-elle devenue ? Personne n'en sait rien. Elle décide de partir en Russie, ce pays si cher à sa mère, qui y a vécu pour ses études en 1993. Là-bas se niche peut-être la vérité sur un secret de famille... L'auteure alterne avec intelligence les chapitres concernant Clarisse en 2015 et ceux concernant sa mère, Anne, en 1993, alors qu'elle séjourne en Russie.

Dans ce roman, Julie Moulin évoque avec une plume émouvante l'apprentissage de jeunes adultes dans un monde en pleine mutation. En 1993, la Russie vient de naître sur les cendres de l'URSS. Le peuple est marqué par des années de communisme et d'encadrement. Ici, Julie nous offre une vision sublime du peuple russe, l'âme riche et complexe de ces hommes et de ces femmes jamais brisées par l'Histoire, toujours prêts à rebondir, toujours généreux malgré les privations. Mais on lit aussi en parallèle, la Russie de 2015, avec ses mutations et son repli nationaliste. La Russie de Poutine.

A 20 ans de distance, Anne et sa fille Clarisse vivent l'entrée dans l'âge adulte, marquée par un voyage en terre étrangère. Les voyages forment la jeunesse dit-on, et c'est on ne peut plus vrai dans ce roman. Confronté à d'autres cultures, à d'autres valeurs, à d'autres drames, Anne et Clarisse vivent le tourbillon abyssal de la liberté et de l'amour. Une soif d'absolu et de liberté qui nous rappellera à tous nos premiers voyages d'adolescents hors de nos frontières. Frontières du pays, mais aussi frontières de notre éducation, de notre famille, de notre culture. Nous avons tous ressenti cette forme de liberté à la fois enivrante et effrayante. Et à quelques exceptions près, ce sont les voyages qui nous sortent de notre zone de confort et des barrières sécuritaires posées par nos parents, qui nous forment, nous construisent, et nous transforment.

Julie Moulin m'a émue au long des 300 pages. Tant à travers du regard de ces jeunes femmes qui se construisent, que dans le regard de l'enfant qu'est Clarisse, à la recherche éperdue de la vérité sur sa mère. Ce roman nous émerveille, nous fait voyager, nous fait verser une larme. C'est un roman d'apprentissage mais aussi une formidable déclaration d'amour à la Russie et surtout à l'âme russe : ses habitants. En refermant le livre, je n'avais qu'une envie : prendre un billet d'avion pour Moscou et aller boire le thé avec Maria, tenter de percevoir l'ombre d'un Domovoi en embuscade dans le salon.

Petit plus, l'auteure a construit très intelligemment son livre, en nous tenant en haleine avec ce secret de famille en filigrane, dont le dénouement, je dois l'avouer, m'a complètement piégé !

Le petit carré jaune, 15 septembre 2019

https://sabeli.wixsite.com/lepetitcarrejaune/post/julie-moulin-domovo%C3%AF?fbclid=IwARoSmfddpG7PxUTWlvMXSS_X8_XH5OG4JgnJ37qAJBS-h5mrNBar7rv8DP4

De Julie Moulin, j'avais lu *Jupe et Pantalon*, ce flamboyant et truculent, sensible et beau premier roman découvert lors de la première sélection des 68 premières fois. Un merveilleux souvenir généreux, une grande première fois, celle du genre qui nous

fait dire qu'il est impossible de pouvoir ressentir de nouveau de si belles et intenses émotions. Il était donc difficile d'imaginer de lire Julie Moulin, dans un autre contexte, d'oublier l'originalité folle, cette liberté de ton et d'humour, cette sensibilité et fragilité, douce dérision qui ne font que cacher les vérités.

Et pourtant, Julie a réussi là où tout aurait été plus simple d'écrire un copié-collé.

Domovoï est l'histoire de nostalgies, de ces grands voyages que nous menons pour savoir d'où on vient, où on est, où on va. Des voyages entrepris comme une quête sur notre passé, ces fuites incessantes à nos secrets familiaux. On cherche, on ouvre les placards et les tiroirs, on devine, qu'au-delà de la simple parenté maternelle et paternelle, se cachent des histoires, la nôtre, des parfums lointains, des contrées inconnues qui nous appellent, des images qui nous livrent des pans de notre naissance. On entrevoit les contes et les fables narrées durant l'enfance, les périples entrepris pour fuir une vie tracée.

On ouvre chaque poupée, ces matriochkas, figurines russes dévoilant dans leur ventre d'autres figurines, d'autres histoires. On déboîte, dénoue, découvrant l'ingéniosité et la tendresse déployées, la délicatesse pour livrer l'histoire de ce Domovoï, âme intrépide slave. On s'aventure auprès de ces possibles rêves soulevés, de ce qu'on entrevoit et on se plaît à lire ces parallèles entre un monde disparu, idéalisé et celui d'une réalité contemporaine où pour survivre, la folle quête d'une vie immortelle devient compagne.

Julie Moulin parcourt de ses mots délicats, élégants, une vie. Elle écrit sur une reconstruction, sur ces images perdues qui resurgissent, ses pans qui nous construisent, nous libèrent de nos fantômes. Elle joue avec la mémoire, les secrets, les fragilités d'une vie, d'un pays, d'un exil, des liens. Elle se saisit d'un conte comme on se saisit de brides d'une enfance jouant avec le romantisme slave, sa langueur nostalgique des longues errances, ces silences qui s'expriment dans les regards, des expatriations farouches, sauvages et palpables, libres.

Et c'est beau. Beau et sensible. Beau et posé comme on pose son histoire lorsque toutes les pièces du puzzle on était trouvées, comme une histoire russe où la fin n'est pas toujours celle que l'on croit, comme ces souvenirs que l'on pensait estompés.

Sabine Faulmeyer